

poussaient des cris qui ressemblaient à des râles, d'autres riaient en se déchirant la poitrine de leurs ongles.

Ils emplirent leurs barriques, tout en se jetant à plat ventre pour boire l'eau saumâtre et bourbeuse, puis se hâtèrent vers la ferme où d'autres moribonds les attendaient, en se tordant les bras dans une sorte de délire furieux.

La porte charretière s'ouvrait devant eux, ils allaient l'atteindre lorsqu'une fusillade épouvantable les cloua, terrifiés, sur place.

Les détonations partaient du haut de la colline, derrière les bâtiments de la ferme.

— Nous sommes tournés !... Nous sommes perdus ! s'écrièrent-ils, incapables d'avancer ou de reculer, de prendre une résolution.

En même temps la fusillade recommençait en bas du coteau.

Les Kabyles reprenaient l'offensive de ce côté.

Les colons allaient se trouver pris entre deux feux. Pas un ne rattrapperait.

— Il s'agit de mourir en braves ! cria Renaud à ses hommes. Tenons ferme et vendons chèrement notre vie ! Ménagez vos munitions... Ne tirons qu'à coup sûr !

Camuset et Roussel faisaient les mêmes recommandations à leurs hommes.

Les conducteurs de mules étaient arrivés ; ils vinrent se joindre aux combattants pour mourir avec eux.

Cependant, ceux qui étaient sur la terrasse de la ferme jetaient des clameurs telles, qu'on les entendait malgré le fracas de la bataille.

Sans doute qu'affolés, éperdus, en constatant la position désespérée de leurs défenseurs, leur perte certaine, ils lançaient vers le ciel des malédictions !

Non, ce sont des acclamations, des cris de joie folle parmi lesquels les combattants croient distinguer ces mots cent fois répétés :

— Vive la France !

— C'est un engagement à bien mourir que nous lancent ceux que la maladie va achever, ou que les féroces vainqueurs vont massacrer tout à l'heure, se disent Renaud, Camuset, Roussel et leurs hommes, qui se jettent sur les Kabyles avec la furie du désespoir.

Le cri de : Vive la France ! retentit plus fort.

— Vive la France ! répondent d'une seule voix ceux qui vont mourir.

Soudain, du haut de la colline, roule une trombe de feu dans des éclats de chiron... Un étincellement de baïonnettes... Un cliquetis de far... Des guêtres blanches, des chéchias rouges dans un nuage de poussière...

— Les zouaves ! Ce sont les zouaves !

Ils se sont jetés à corps perdus sur les Kabyles, les renversent, les écrasent à coups de crosse, les lardent à coups de baïonnettes, tourbillonnent, se déploient, se rassemblent de nouveau pour foncer sur l'ennemi qui disparaît bientôt, emporté dans la défaite comme un fétu de paille par l'ouragan.

Renaud est avec les zouaves au premier rang ; comme eux il se multiplie.

Un cavalier arabe resté en arrière échappe à ceux qui l'entourent, enlève son cheval et file comme une flèche pour rejoindre les siens.

En passant auprès de Renaud qui s'élance vers les derniers combattants kabyles, le cavalier lève son sabre, la lame va s'abattre sur le crâne de son ennemi lorsque ce bras retombe inerte, et le cavalier, frappé d'une balle en pleine poitrine, roule à terre pendant que son cheval, couvert d'écume, les jambes tremblantes, s'arrête net auprès du cadavre de son maître.

— Ne sautez pas dessus, sergent Bernard ! dit une voix.

Renaud reconnaît le capitaine Lambert.

Il croit que c'est lui qui vient de lui sauver la vie, et le remercie chaleureusement.

— Vos remerciements, monsieur, doivent s'adresser à ce gamin-là.

Il désigne Georges Bernard.

— Oui, continue le brave homme, hier ce moutard a reconquis notre drapeau, que ces sales moricauds avaient eu le toupet d'enlever ; aujourd'hui, il vous sauve la vie ; il a toutes les chances, ce lascar !

Il frappe amicalement sur l'épaule du jeune homme que Renaud contemple en silence.

C'est ce jeune soldat aux dents blanches, au rire ingénu, aux grands yeux bleu-sombre, qu'avec Blanche il a remarqué à l'auberge de Roussel !

C'est cet enfant intrépide qui vient de lui sauver la vie !

Son émotion ne lui permet pas de trouver des expressions pour le remercier.

Il lui tend les bras et, le serrant contre lui :

— Nous nous reverrons... Nous ne devons pas rester étrangers l'un à l'autre... De ma vie, je n'oublierai...

— Oui, c'est un bon garçon, interrompt le capitaine.

Il salue Renaud, s'éloigne en courant avec le sergent Bernard

auquel il donne des ordres... La compagnie, rappelée par les clairons, campe sur le champ de bataille.

Des grand'gardes sont placées. On relève les blessés ; on enterre les morts.

Camuset, Roussel sont légèrement blessés.

Renaud n'a pas une égratignure.

Les colons rentrent à la ferme où, bientôt le major vient donner des soins aux malades et aux blessés qui, pour la plupart, se rétablissent vivement.

Les zouaves repartirent le lendemain pour Orléansville ; Renaud et Blanche assistèrent à ce départ.

Tous deux regardèrent, jusqu'à ce qu'il eut disparu, le sergent Bernard, marchant allègrement en serre-file.

Ils restèrent encore un mois à la ferme de Camuset.

Blanche soigna la femme du fermier, prise de fièvre, et Renaud obligea le fermier à demi ruiné à accepter, à titre de prêt, disait-il avec bonté, les fonds qui étaient nécessaires à Camuset pour faire réparer ses bâtiments, replanter ses vignes, reconstituer son domaine fort éprouvé par la guerre et par l'incendie.

Ils retournèrent ensuite à Alger et s'occupèrent des préparatifs de départ pour la France.

Leur passage était retenu à bord d'un navire, lorsqu'ils reçurent la visite d'un nomade qui leur remit un volumineux cahier de papier aux feuilles froissées, maculées de terre et de sable mouillé.

— Je viendrai chercher la réponse demain, dit l'Arabe en se retirant.

— Qu'est-ce que cela peut être ? se demandèrent Renaud et Blanche.

Il lut les premières lignes de cet étrange manuscrit et s'écria :

— C'est de Gaston, de mon frère !

— Où est-il ?

— Chez les Toubous, dans le Tibesti. Il est retenu prisonnier, ainsi que Montaignon.

— Dieu a puni ces misérables, répondit Blanche. Mais que veulent-ils ?

— Que je lise ce manuscrit où, dit Gaston, il explique sa conduite et celle de Montaignon.

— Cela doit être un tissu de mensonges. Enfin, lisez, mon ami. Voyons ce que la brillante imagination de Gaston a créé. Nous n'avons plus rien à craindre de lui maintenant, et ses mensonges m'amuseront peut-être.

Renaud lut ce qui suit :

— « Mon cher frère, vous vivez ! Cette bonne nouvelle vient d'arriver jusqu'à moi par un guide de caravane qui l'a appris d'un Touareg de votre escorte ; Dieu soit loué ! »

— Misérable qui ose invoquer Dieu ! murmura Blanche.

Renaud poursuivit :

— « Ma belle-sœur a eu l'honneur de retrouver vos traces ; mon malheureux destin m'a séparé d'elle au moment où nos efforts allaient être couronnés de succès.

« Je dois vous narrer, mon frère, quelles tristes circonstances m'ont privé de la joie d'être près de vous.

« Nous étions en vue de Tombouctou. Les Touareg en défendaient l'entrée. Avec M. de Montaignon, nous résolûmes d'aller parlementer avec eux dans l'espoir d'en obtenir des conditions raisonnables.

« Un nègre nous accompagnait pour nous servir d'interprète. Que dit-il aux Touareg ? Nous ne pûmes le deviner sur-le-champ.

« Plus tard, hélas ! nous l'apprîmes.

« Les Touareg se jetèrent sur nous à l'improviste, nous désarmèrent et, nous ayant attachés sur des méhara, nous conduisirent devant le gouverneur de Tombouctou, un nègre abruti et cruel.

« Il nous fit dépouiller de nos vêtements, les coupa en lambeaux, palpa ces morceaux d'étoffe comme s'il espérait y découvrir des merveilles ! des trésors ! des amulettes mystérieuses ! Nous ne pouvions imaginer ce qu'il y cherchait.

« Tout à coup, le gouverneur, furieux, les yeux hagards, nous fit demander où nous avions caché le trésor de la caravane ?

« Le trésor de la caravane !

« Nous faillîmes éclater de rire !

« Ce n'était pas le moment, et nous répondîmes ne pas savoir ce qu'il voulait dire.

« Hors de lui, le gouverneur nous fit enchaîner et jeter en prison.

« Quelques jours après, il se ravisa, nous fit donner des vêtements.

« Il nous invita à sa table et ordonna une fête en notre honneur, nous accabla de caresses insupportables, nous obligea à boire de détestables boissons et, enfin, nous demanda de nouveau où nous avions caché le trésor de la caravane.

(A suivre.)